

NOMADISME LECLÉZIEN ET MIGRITUDE : POUR UNE POÉTIQUE DE LA MOBILITÉ

Daniel ETTIEN

Université Alasane Ouattara de Bouaké
ngbottydaniel@gmail.com

Résumé

Il suffit d'évoquer la pérégrination saisonnière des oiseaux migrateurs en quête de subsides pour comprendre la nécessité vitale de la migration. À juste titre, les personnes et les peuples migrent par instinct de vie de tout temps. Ce mouvement vers l'ailleurs-meilleur, inspirant les écrivains, a forgé un concept : la migritude. Le terme combine négritude et migration pour désigner une esthétique propre aux auteurs africains contemporains particulièrement, qui entendent traduire les problématiques liées aux flux migratoires. Il s'agit d'une littérature de l'exile qui incarne l'opposition entre un chez soi devenu hostile et un ailleurs supposé hospitalier. Cet art de la mobilité rappelle le nomadisme leclézien. Montrer les ressemblances entre écriture leclézienne et migritude, est le but de cet article. Il ressort que chez Le Clézio et les auteurs migrants, il existe des références liées au chemin, voyage, vagabondage, errance... Car, partir constitue une métaphore de vie pour les personnages. Disparaissant, ils espèrent réapparaître sous de bonnes auspices. L'écriture de la mobilité symbolise la métamorphose et la régénérescence. Ce processus de renouvellement a pour corollaire le deuil du pays natal, la reconstruction d'un nouvel espace vital, la nostalgie des origines et des crises diverses portant sur les grandes questions sociopolitiques de l'actualité. Teintées d'autobiographie, les écritures de l'exile sont les expressions d'expériences traumatisantes que l'institution littéraire incorpore à ses rouages pour attirer l'attention des consciences.

Mots-clés : *migritude, nomadisme, exile, migration, mobilité*

Abstract :

It is enough to mention the seasonal peregrination of migratory birds in search of subsidies to understand the vital necessity of migration. Quite rightly, individuals and peoples migrate by instinct of life at all times. This movement towards the better elsewhere, inspiring writers, has forged a concept: migritude. The term combines negritude and migration to designate an aesthetic specific to contemporary African authors in particular, who intend to translate the issues related to migratory flows. It is a literature of exile that embodies the opposition between a home that has become hostile and a supposedly hospitable elsewhere. This art of mobility is reminiscent of Leclézien nomadism. The aim of this article is to show the similarities between Leclézian writing and migritude. It appears that in Le Clézio and migrant authors, there are references related to the path, travel, vagabondage, wandering... Because, leaving, is a metaphor for life for the characters. Disappearing, they hope to reappear under good auspices. The writing of mobility symbolizes metamorphosis and regeneration. This process of renewal has as a corollary the mourning of the native country, the reconstruction of a new living space, the nostalgia for origins and the various crises relating to the major socio-political issues of the day. Tinged with autobiography, the writings of exile are

the expressions of traumatic experiences that the literary institution incorporates into its workings to attract the attention of consciences.

Keywords: *migritude, nomadism, exile, migration, mobility.*

Introduction

Les productions romanesques africaines mais aussi internationales sont traversées ces derniers temps par les questions des flux migratoires de porosité des frontières, de transferts culturels, d'inter, de trans culturalités... Cette forme romanesque se théorise sous le sceau marquoir d'un néologisme : la migritude. Il s'agit d'une écriture hybride qui combine négritude et migration. Ce courant contemporain qui place l'écrivain particulièrement africain dans une perspective transnationale, rappelle le nomadisme leclézien de l'ailleurs-meilleur. Le souci de comprendre si l'art leclézien et migritude sont juxtaposables d'une part, et de l'autre, attester que les auteurs migrants constituent un appoint dans la résolution de la question migratoire, sont des dispositions qui ont contribué à choisir ce sujet. Le Clézio est-il un auteur migrant ? En quoi son art coïncide avec la migritude ? Il s'agira dans ces recherches de présenter les caractéristiques du sujet leclézien migrant avant d'analyser les poétiques et idéologies de la littérature de la mobilité.

1/ Les sujets lecléziens migrants

Le migrant est toute personne qui quitte son lieu de résidence habituelle pour s'établir à titre temporaire ou permanent et pour diverses raisons, soit dans une autre région à l'intérieur d'un même pays, soit dans un autre pays. Les personnages lecléziens sont appareillés pour être des nomades qui dévorent les espaces par errance ou vagabondage.

Le nomade se dit des peuples, des sociétés dont le mode de vie comporte des déplacements continuels. Parmi eux, on compte les bédouins, peuple de culture arabe vivant dans des régions désertiques, les Touaregs du Sahara... L'œuvre *Désert* caricature, puis fournit le prototype du sujet leclézien migrant. Cet extrait illustre les péripéties du déplacement :

Ils marchaient depuis la première aube, sans s'arrêter, la fatigue et la soif les enveloppaient comme une gangue. La sécheresse avait durci leurs lèvres et leur langue. La faim les rongait. Ils n'auraient pas pu parler. Ils étaient devenus, depuis si longtemps,

muets comme le désert, pleins de lumière quand le désert brûle au centre du ciel vide et glacé de la nuit aux étoiles figées... Ils étaient les hommes et les femmes du sable, du vent, de la lumière, de la nuit ... [...] qu'ils avaient dans leurs membres la dureté de l'espace. Ils portaient avec eux la faim, la soif qui faisaient saigner les lèvres, le silence dur où luit le soleil, les nuits froides, la lueur de la voie lactée, la lune, ils avaient avec eux leur ombre géante au coucher du soleil, les vagues de sable vierge que leurs orteils, écartés, touchaient l'horizon inaccessible. (Clézio, 1980 : 7 – 8).

« Ils marchaient depuis la première aube, [...] ils avaient dans leurs membres la dureté de l'espace. [...] » Ils dévorent l'espace. La spatialité est pour eux une métaphore de vie. Outre la quête naturelle d'une oasis propre aux Touaregs confrontés aux austérités du désert, l'œuvre retrace l'aventure collective de ce peuple martyr qui apprend par la marche à faire face aux agressions du monde extérieur, comme celles des troupes de l'armée française lors de la décolonisation du Sahara occidental au début du XX^e siècle. L'invasion s'accompagnant de massacres et de tueries sauvages, le désert devient alors l'autre côté du monde, que les nomades peuvent espérer rejoindre comme si la spatialité devient l'enjeu d'une vie.

1/1 La spatialité

La spatialité est le caractère de ce qui est lié à l'espace. L'espace est l'étendu. Pour les personnages leclézien, l'espace représente « l'horizon inaccessible » « du sable, du vent, de la lumière, de la lune... [...] » Pourquoi ? Parce que l'inaccessible happe la vision : ce qui permet aux personnages lecléziens de disparaître dans les champs, places, régions, surfaces, zones..., pour se livrer à l'aventure, au voyage... Adam Pollo, personnage atypique, typique du roman de personnage, dresse la liste de ses espaces préférentiels :

[...], j'ai arraché la première page de mon cahier d'école, et j'ai fait un plan de ville, en indiquant les endroits où tu pouvais être [...]. Par ordre d'importance, les endroits étaient :

Chez toi
Les cafés de la Place
Les magasins de l'Avenue
Le bord de la mer

La gare des autobus

L'église

La rue Smolett [...] (Le Clézio, 1956 : 215)

Adam manque de mentionner la nature floristique, notamment dans les montagnes où il se livre à la villégiature érotique avec sa compagne Michèle. Il raconte : « [...] je t'ai fixée contre le sol sur le sol, les pieds contre le tronc de l'arbre, [...]. Et en principe je t'ai violée comme ça, [...], tes cris de rage, [...], et les coups de fusil des chasseurs qui battaient les taillis dans la colline d'en face. » (Le Clézio, 1956 : 42) Exilé, il devient libertin. Légitimant puis légalisant de fait loisir et divertissement, Adam visite le zoo. Il est écrit : « Quand Adam quitta la cage des loups, ce fut pour un autre enclos ; une clairière artificielle au centre des jardins, (Le Clézio, 1956 : 92). Et le narrateur de s'ébahir de la félicité qu'éprouvent les personnages lecléziens du mythe de l'espace d'après ce passage citant Adam au sortir du zoo : « Après cela, il n'avait plus à se laisser agoniser tout doucement, imperceptiblement, à se laisser étouffer, envahir, violenter, non plus par de milliards de mondes, mais par un monde seul et unique ; il avait fait la jonction de tous les temps et de tous les espaces [...] » (Le Clézio, 1956 : 91 – 92). L'emploi itératif du mode infinitif traduit l'assertion du locuteur pour qui, l'espace est le support de vie par excellence quand on est une « étoile errante ». L'errance demeure le mode opératoire privilégié des migrants lecléziens.

1/2 L'errance

L'errance est le fait d'errer, de marcher longtemps sans but précis. C'est une déambulation répétitive et aléatoire sans but apparent. Ce désir de liberté est synonyme de voyage, flânerie, vagabondage...

1/2/1 Le voyage

Le voyage est un déplacement géographique jusqu'à atteindre un autre point géographique. Les voyageurs lecléziens sont soit pédestres, soit passagers d'un véhicule. Les voyageurs pédestres lecléziens basiques et authentiques sont ceux du désert. L'extrait de *Désert* susmentionné tient lieu de d'illustration. Il s'agit généralement de caravanes de peuples sahéliens telles que témoignées par ledit extrait. La partie qui suit est encore plus significative :

Ils sont apparus comme un rêve, au sommet de la dune, à demi cachés par la brume de sable que leurs pieds soulevaient. [...].

En tête de la caravane, il y avait les hommes, enveloppés dans leurs manteaux de laine, leurs visages masqués par le voile bleu. Avec eux marchaient deux ou trois dromadaires, puis les chèvres et les moutons harcelés par les jeunes garçons. Les femmes fermaient la marche. [...]. (Le Clézio, 1980 : 12 – 13)

Il s'agit d'un récit réaliste à saveur de pathétisme quand on se réfère aux péripéties douloureuses de la caravane dont les acteurs sont de tous âges et genres. Les enfants censés être inscrits à l'école pour jouir et se réjouir de la ferveur et l'épanouissement du milieu scolaire, se retrouvent hélas en compagnie d'animaux domestiques qui demeurent les seuls à leur offrir des jeux. Quel drame !

Les migrants lecléziens passagers, eux, empruntent souvent des véhicules de fortune. C'est le cas de Daniel Sillitoe qui raconte :

Je voyageais à travers l'Ouest mexicain, dans un car qui allait du port de Manzanillo vers la ville de Colima. L'autocar était bondé quand je suis monté à bord. [...] J'étais à l'arrière, assis sur les roues, et je pouvais ressentir le moindre cahot, la moindre crevasse sur l'asphalte. Dans les virages, je devais m'agripper à la poignée du siège de devant pour ne pas être éjecté dans l'allée ou tomber lourdement sur mon voisin de droite. (Le Clézio, 1980 : 27 – 29)

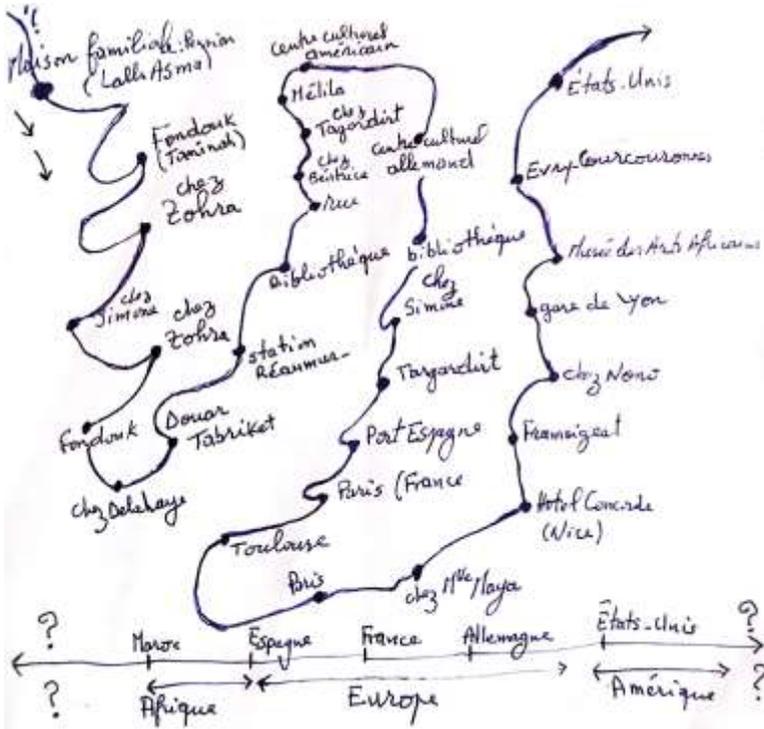
Toute la pénibilité du voyage révèle les risques de l'immigration à travers le témoignage de Sillitoe qui part chercher du travail. Si le but du caravanier est d'atteindre une oasis probable, celui de Daniel Sillitoe est de descendre à l'Emporio (site de pédologie de recherche anthropologique). Il n'a pas le choix que de partir ailleurs puisqu'il puisse probablement depuis des lustres avec son diplôme de pédologue. Adam serait le sosie chômeur de Sillitoe. La preuve est que sa mère Denise le supplie d'accepter des emplois mineurs en Afrique et en Scandinavie. Elle dit : « – J'ai lu dans des journaux qu'ils demandent des instituteurs en Afrique Noire et en Algérie ; ce n'est pas tellement payé, mais ce pourrait être un début avant de faire autre chose. Il y a aussi des postes de lecteur de français en Scandinavie, et sûrement bien d'autres – avec les diplômes que tu as, – » (Leclézio, 1956 : 233). Adam reste sourd à cet appel. Complètement indifférent à la tonalité émotive propre au discours d'une mère, il préfère autre chose. L'une des exutoires trouvées est la flânerie.

1/2/2 La flânerie

La flânerie est l'action ou l'habitude de flâner, de se promener sans but. Flâneur qu'il est, Adam prend son temps à déambuler au hasard. Partout, il suit un chien. « Ils remontèrent ensemble la grand-rue. [...] Ils marchèrent sur le côté de la rue exposé au soleil, sans se hâter. [...] Ils passèrent devant deux ou trois café, [...] » (Le Clézio, 1956 : 109). Tout reste dans la normalité quand il s'agit de la compagnie d'un chien. Cependant, une information permet une attitude critique. Il est dit : « Pas un seul homme ne se douta que le chien n'était pas avec Adam, mais que c'était Adam qui était avec le chien. » (Idem). Les rôles sont inversés. Dans ce renversement carnavalesque, c'est Adam qui est l'humain de compagnie du chien. Pourquoi cette controverse ? Adam répond : « J'ai perdu du réflexe psychologique. » (Le Clézio, 1956 : 26). Ses propos sont corroborés comme suit : « Le chien passa brièvement le long de l'eau, et Adam le suivit. Il marcha le plus vite qu'il put, [...] pour imiter le chien [...] au risque de s'en tailler les talons [...] » (Le Clézio, 1956 : 33). Adam psychopathe, sorti probablement d'un asile de fous, fait de la flânerie son mode de vie. Il peut arpenter les rues la nuit durant même sous la pluie et autres intempéries. C'est ce qu'il fait « De 9 h et demie du soir à 5 h du matin. » (Le Clézio, 1956 : 180). Tel individu n'a pas d'emploi, ni domicile certain, ni moyen de subsistance car n'exerçant ni métier, ni profession. C'est un vagabond notoire qui a contracté le virus et le goût de la fugue tôt d'après cette révélation de sa mère Denise Pollo : « [...] – Rappelle-toi encore, il y a quinze ou seize ans, quand tu avais voulu quitter la maison – Tu avais quatorze ans, à ce moment-là, pas vingt-neuf ans, et pourtant, souviens-toi, je ne me suis pas opposée à ce que tu ailles. » (Le Clézio, 1956 : 236) La mère résignée et désappointée avoue son impuissance face aux vices ambulatoires de son fils qui s'inscrit comme un sévère objecteur de conscience. Pour preuve, Adam réfute la sédentarisation domestique fallacieuse, fastidieuse et embêtante au profit du nomadisme qu'il suppose convenir à ses principes de vie. Il n'a que faire d'un cadre familial infernal. À cause d'un père antipathique aux mœurs tyranniques, Adam s'arroge le droit de pourfendre, voire défier un père « irritable » (Le Clézio, 1956 : 237) constamment « en colère » (idem), puis plongé dans de « sottises querelles » (Le Clézio, 1956 : 236) pour un « bol cassé » (Le Clézio, 1956 : 237). Par ces motifs, Adam fugue, déserte le creuset familial. L'art de disparaître justifie son nomadisme.

1/3 Le nomadisme

Le nomadisme est un genre de vie caractérisé par le déplacement permanent afin de d'assurer sa subsistance. Le nomade s'oppose au sédentaire vu qu'il n'a pas de domicile fixe. Alors, il est tenu de se déplacer fréquemment à l'instar de Laila de *Poisson d'or* dont le parcours irrégulier fournit le schéma nomadique suivante :



Parcours sinueux et labyrinthique de Laila

Partant d'un point de vue de Deleuze et Guattari selon lequel le nomade serait symptomatique d'une société déterritorialisée, faite de ligne de fuite, comme l'atteste le schéma ci-dessus, et non de points et de nœuds, « le nomade n'a pas de points, de trajets ni de terre [...] » (Deleuze, Guattari, 1980 : 473). Alors, comme une gitane aux origines lointaines et inconnues, Laila pérégrine sans repère. Elle révèle : « [...] je ne connais

pas mon vrai nom, [...], ni le lieu où je suis née, [...] » (Le Clézio, 1996 : 11). Elle débarque chez Lalla Asma selon ses dires : « Quand j'avais sept ans, j'ai été volée. [...]. C'est Lalla Asma qui m'a achetée. » (Le Clézio, 1996 : 11) Son pedigree colle avec le statut et la configuration du nomade dont l'archétype se caricature par un parcours sinueux et labyrinthique. La vie de Laila, c'est le parcours d'une enfant arrachée à sa famille qui fuit sans arrêt l'enlèvement et le kidnapping. Sa soif de liberté pour se glisser hors des filets de la violence humaine et de l'oppression, est sa seule issue de secours à l'instar des enfants déshérités des rues dans les pays du tiers-monde majoritairement.

En effet, il est à noter que le cheminement de Laila fait découvrir et interpréter de multiples embranchements, impasses et diverses pistes qui vont la faire traverser trois continents (voir schéma), en compagnie d'acteurs divers que sont : ceux de la Fondouk (pension), les amis (Simone, Zohra...), les tuteurs (Delahaye, Mlle Maya...). En Afrique (Maroc), elle navigue entre Melilla et Douar Tabriket ; en France, elle voyage à Toulouse, Paris, Nice ; en Espagne elle visite des ports... Les espaces multiples s'offrent aux migrants lecléziens pour l'errance, le voyage sous des formes diverses. Qu'il s'agisse des Touaregs caravaniers meurtris par l'austérité du désert ; qu'il s'agisse de Daniel Sillitoe risquant les périls de ses périples ou d'Adam Pollo errant au sens camusien (Albert Camus) du terme, sans omettre Laila qui design la courbe sinueuse et labyrinthique de sa pérégrination à travers le monde, les sujets lecléziens pour tout dire, sont des éprouvés et reprouvés du sort qui quêtent l'ailleurs-meilleur. Pour eux, la mobilité devient à la fois une nécessité de vie et un mode de revendication ou d'affirmation de soi. Par ce biais, ils espèrent se défaire des camisoles de force que constituent les contingences existentielles. Les mentions portées en quatrième page de couverture de l'œuvre *Étoile errante*, confirment l'analyse en révélant un pan des tourments existentiels des personnages lecléziens :

Esther découvre ce que peut signifier être juif en temps de guerre : [...], elle va connaître la peur, l'humiliation, la fuite à travers les montagnes, [...] Une fois la guerre terminée, Esther décide avec sa mère de rejoindre le jeune État d'Israël. Au cours du voyage, sur un bateau surpeuplé, secoué par les tempêtes, harcelé par les autorités, elle découvrira la force de la prière et de la religion. [...]

Le critique analyse fournit cette analyse : « [...], on retrouve dans *Étoile errante* le récit d'un voyage vers la conscience de soi. » (Idem) Or, la capacité de l'individu à avoir une perception et une compréhension de ses propres pensées, sentiments, comportements et caractéristiques personnelles, est le fondement de la négritude qui représente l'un des aspects de la notion de migritude. De ce point de vue, on pourrait asserter que nomadisme leclézien et migritude sont juxtaposables : les deux modes d'expression étant les formes achevées de la reconnaissance, de l'acceptation de soi, de son destin, son histoire, sa culture... Ils sont par conséquent des labels de revendication et des forums de militantisme pour l'exilé, condamné à fuir le chaos du monde dû notamment à la guerre d'après le critique suscitée qui conclut : « Tant que le mal existera, tant que les enfants continueront d'être captifs de la guerre, tant que l'idée de la nécessité de la guerre ne sera pas rejetée, Esther et Nejma resteront des étoiles errantes. » (Idem) Ce témoignage de l'auteur Le Clézio sur la guerre d'Algérie n'est pas superflu : « J'ai vu l'arrivée des pieds noirs. Ce fut un moment très dramatique. Ces gens campaient sur les quais, jour après jour, personne ne voulait les recevoir. Certains sont repartis vers le Liban, à bord des ferries qui assuraient la liaison avec la Corse. » (Cortanze (de), 2007 : 114). L'auteur Le Clézio lui-même, fut contraint de fuir la guerre d'après cette information donnée par ledit romancier-journaliste : « La guerre d'Algérie n'est pas terminée et le jeune J.M.G. Le Clézio erre dans Nice, à la recherche d'un lieu où ne plus étouffer, où croire que tout est possible, un endroit neuf où l'on ne se sente plus comme dans une arène. » (Cortanze (de), 2007 : 114) « L'errance, comme toujours, c'est aussi la difficulté de s'insérer dans le monde [...] » (Cortanze (de) 2007 : 114), conclut-il. Nous sommes bel et bien confrontés à deux littératures de l'exile : le nomadisme leclézien et la migritude, lesquelles projettent des personnages migrants sur fond d'autobiographie, pour traduire le traumatisme d'une existence séquestrée. Face à ces narratifs aux rouages alarmistes, voire apocalyptiques, la tâche qui s'impose à ce stade de l'analyse, demeure celle de rechercher les poétiques et les idéologies du défi de la mobilité pour mieux comprendre la ferveur des auteurs migrants.

2/ Poétiques et idéologies de l'art de la mobilité

Traditionnellement conférée à la poésie, la poétique s'appréhende en son

sens large comme l'éthique liée à une esthétique : l'éthique étant les valeurs qui orientent les actions. L'auteur qui pratique l'art de la mobilité vise-t-il quelles éthiques idéologiques ? On sait que le migrant quitte un lieu pour un autre. Le mouvement provoque des incidents parmi lesquels le deuil du pays natal, la reconstruction d'un autre espace vital, la nostalgie de ses origines.

2/1 Le deuil du pays natal

Le deuil du pays natal ramène à l'expression « faire le deuil de », qui est un processus de cicatrisation permettant d'accepter la disparition d'un objet ou d'une personne. En faisant le deuil du pays natal, l'écrivain migrant oublie son pays natal. Il le gomme de ses souvenirs avec pour corollaire des sentiments d'aversion divers, allant du choc en passant par le déni et la colère.

2/1/1 Le choc

Au-delà de son sens premier, le choc, ici, symbolise le bouleversement, l'ébranlement ou le traumatisme subi suite à un traitement, une maltraitance... Pierre Abélard éclaire les lanternes sur l'onde de choc du traumatisme né de la maltraitance en ces termes : « Encouragés par ces enseignements et ces exemples, efforçons-nous donc de supporter les coups du sort avec d'autant plus de sérénité qu'ils seront plus injustes. Ne doutons pas que, s'ils n'accroissent nos mérites, ils contribuent du moins à quelque expiation [...]. Cette pensée doit suffire à consoler. » (Abélard, 2001 : 205) Ce discours de soumission qui subordonne l'action des méchants à la volonté divine, relève d'une concession à l'acceptation doxique de la tyrannie, la dictature et l'horreur. C'est ce martyr que souffrent les écrivains en général, et ceux d'Afrique en particulier.

Globalement, l'on peut dire que le sort des écrivains africains a connu une courbe relativement paisible contrairement aux journalistes qui aujourd'hui encore continuent d'être arrêtés, emprisonnés ou persécutés. La pire des périodes fut entre 1970, une dizaine d'années après les indépendances, et à la fin des années 1990. Emmanuel Dongala dresse le tableau des persécutions dans une conférence de presse :

[...] On peut citer Ngugi Wa Thiongo arrêté et embastillé en 1971 pour sa pièce de théâtre en langue kikuyu qui provoqua la panique du pouvoir kenyan. Il y a Mongo Beti qui en 1972 eut son livre *Main basse sur le Cameroun* interdit au Cameroun et en

France. Et aussi le poète du Malawi Jack Mapanje, emprisonné en 1977 pendant quatre ans par le régime pour son recueil *Of Chameleons and Gods*. Ken Saro Wiwa pendu en 1995 par le régime Abacha... Autant de cas sans oublier Tène Youssouf Guéye mort en 1998 dans une prison-mouroir de Mauritanie. [...]
(w.étonnants-voyageurs.com)

Il cite Harold Pinter (Nobel de littérature 2005) qui eut ce cri de cœur : « Murder is the most brutal form of censorship » (w.étonnants-voyageurs.com), puis, rapporte Voltaire : « C'est le propre de la censure d'accréditer les idées qu'elle attaque. » (Idem) Affligé et meurtri, le conférencier se désole de la dictature dans son Congo natal : « Tout artiste, devait se soumettre aux normes édictées par (le) parti unique ; autrement, l'œuvre était bannie, et l'auteur emprisonné le cas échéant. [...] » (w.étonnants-voyageurs.com) « Ce cri de colère fut entendu quand Pinter donna une lecture publique des poèmes interdits devant le Haut-Commissariat du Malawi à Londres. » (w.étonnants-voyageurs.com), conclut-il. La souffrance du persécuté sème, puis nourrit sa colère.

2/1/2 La colère

La colère est un état affectif violent résultant du sentiment d'une agression. Elle se manifeste par un mécontentement, un courroux, une irritation, une exaspération, et constitue une réaction à une situation jugée comme mauvaise. Cet emportement de fureur et de rage se traduit chez les auteurs par la satire née de l'engagement et du militantisme.

La colère des auteurs migrants se perçoit à travers une colère véhémement pour fustiger les méchants. Il est impossible de collecter l'ensemble des travaux de tous les auteurs engagés dans cet article. Proportions limitées à la migritude, nous élisons Alioun Badara Mbengue qui s'adresse allégoriquement à la mer, ce canal mortifère, toxique, vénéneux et délétère de la migration. Il écrit : « Ô mer, Quelle facette peut-on retenir de toi ? Toi qui agis toujours sous plusieurs facettes. Autant tu es généreuse et berceuse, autant tu es étouffante et étrangleuse. Avouez donc vos crimes, Ô flots en sanglots. » (Alioun, 2020 : 12). Qui est ce méchant caché, substitué par la mer ? C'est les contingences nuisibles et corruptrices à l'origine du sort funeste, fatal et foudroyant de Tamsir (personnage principal), qui malgré ses brillantes études, ne parvenait pas à trouver un emploi dans son pays (le Sénégal en son temps dirigé par Abdoulaye Wade). Condamné à l'aventure périlleuse, il est en sanglots

face à la furie des flots qui symbolisent l'austérité des mauvaises gouvernances. Autant la mer est généreuse et berceuse par nature, autant naturellement la politique qui dirige et organise le peuple, est un art en principe salvateur. Malheureusement, la politique se mue en monstre qui happe la vie, quand la mer mugit, puis rugit sa colère et sa furie meurtrière. Le politique est ce démagogue versatile à l'instar de la mer qui agit « sous plusieurs facettes ». Cet imaginaire né des réalités des migrations, dénonce le chômage des diplômés de par le monde, et particulièrement en Afrique où la jeunesse, traumatisée par les mauvaises gouvernances, ne sait plus à quel saint se vouer, d'où la prise d'assaut des voies clandestines et périlleuses de l'immigration, à l'exemple de la mer devenue happeuse de nombreuses vies. Pour conjurer ce fléau devenu sort, l'auteur migrant vocifère son désarroi au point de sombrer dans le gouffre mortifère de l'abîme et du déni.

2/1/3 Le déni

Le déni consiste à refuser de reconnaître la vérité ou la valeur d'une chose. Cet acte inconscient est une stratégie de défense qui permet de se protéger du monde qu'on fuit. L'auteur migrant dès lors se met à nier voire omettre l'existence de son pays d'origine. C'est le cas d'anthropologues humanistes comme Claude Lévy-Strauss. Frustré et exaspéré par un européocentrisme dédaigneux de la part de ses congénères Blancs, l'humaniste qu'il est, finit par vomir son dédain en ces termes : « Celui qui croit en la sauvagerie est d'abord et nécessairement un sauvage. » (Lévi-Strauss, 1973 : 374) Il remet en cause sa propre France. Roger Garaudy, empruntant la même voie, considère que (Garaudy, 2012 : 34) « l'Occident est un accident ». Le Clézio, lui, préfère les peuples dits « mineurs », voyager chez les Indiens d'Amérique, les Noirs d'Afrique ou épouser une marocaine pour traduire son aversion de la hiérarchie des races. Sa France, sa propre France le rebute tout comme le dégoûte la société occidentale de consommation. Anticartésien sans doute, l'auteur par interpsychologie prête sa voix à des personnages réfractaires, notamment Adam Pollo qui proclame (Le Clézio, 1956 : 72) que « la vie est la somme des sensations synestésiques d'un homme. » La preuve que l'auteur Le Clézio pourfend le rationalisme occidental au profit d'une forme d'existence basée sur les sens, est l'œuvre *L'extase matérielle* qui a valeur de manifeste pour lui. Il y est écrit : « Le corps est vie, l'esprit est mort. La matière est être, l'intellect néant. Et le secret

absolu de la pensée est sans doute le désir jamais oublié de se replonger dans la plus extatique fusion avec la matière. (Le Clézio, 1969 : 19) « Pour bien comprendre cela, il faudrait, comme Adam, essayer la voie des certitudes, qui est celle de l'extase matérialiste. » (Le Clézio, 1956 : 204) En clair, « La beauté de la vie, l'énergie de la vie ne sont pas de l'esprit, mais de la matière. » (Le Clézio, 1969 : 56) Telle assertion consacre la déicide de l'esprit donc de la raison pour adopter le nihilisme qui s'oppose à tout système. Car, « les principes, les systèmes sont des armes pour lutter contre la vie. (Le Clézio, 1969 : 34) L'instinct de vie est la valeur suprême. C'est pourquoi tout être vivant doté de motricité, a le droit de partir pour vivre et survivre. Adam Pollo, posant « le premier jalon de l'anti-existence » (Le Clézio : 1956 : 69), dans sa lettre à Michèle, écrit :

Quand j'ai décidé d'habiter ici, j'ai pris tout ce qu'il fallait, comme si j'allais à la pêche, je suis revenu la nuit, et puis j'ai balancé ma moto à la mer. Comme ça je me faisais passer pour mort, et je n'avais plus besoin de faire croire à tout le monde que j'étais vivant, que j'avais tas de choses, pour me garder vivant. (Cortanze (de), 2007 : 245)

Il soupire : « Ça sert à quoi d'aller en ville ? C'est bien la peine de travailler comme je fais, à ces trucs de l'autre monde [...] » (Le Clézio, 1956 : 26). Il préfère ainsi « [...] vivre tout seul dans un coin, détaché de la mort du monde » (Le Clézio, 1956 : 36 – 37), « le monde d'en bas » (Le Clézio, 1956 : 18). Car dit-il, « [...], je pense que c'est une façon comme une autre de finir sa vie, tranquille, dans une belle maison, avec un beau jardin à la française, [...] » (Le Clézio, 1956 : 19). Adam s'enchant : « Voilà comment j'avais rêvé de vivre depuis des temps : [...] » (Le Clézio, 1956 : 17).

[...], je mets deux chaises longues face à face, sous la fenêtre ; comme ça, vers midi, je m'allonge et je dors au soleil, devant le paysage, qui est beau, [...]. Ou bien, je me détourne un peu vers la lumière, et je laisse aller ma tête en plein air dans le relief. À quatre heures, je m'étends davantage, si toutefois le soleil a baissé [...]. Je le regarde, [...]. Je suis sans arrêt comme ça, au soleil, presque nu, [...]. Je suis content qu'on pense partout que je suis mort ; [...] (Le Clézio, 1956 : 17).

Gérard de Cortanze commente ce penchant camusien d'Adam : « Disparaître, ce n'est pas mourir. Bien au contraire : c'est vivre.

Disparaître, pour mieux réapparaître ailleurs. » (Cortanze (de), 2007 : 245) En zoologie, on le sait, des animaux simulent la mort pour échapper à leur prédateur. Adam s'inscrit-il dans la même logique d'auto-défense ? Comme lui, l'exilé ne meurt pas ; il disparaît pour réapparaître ailleurs sous de bonnes auspices. Ségrégé ainsi dans l'oubli, il est tenu de se mouler dans son espace vital qu'il se fait en guise de refuge à l'exemple de l'habitat précaire du réfugié martyr, naufragé des revers de la vie.

2/2 La reconstruction de l'espace vital

L'espace vital est l'espace nécessaire à la survie. Il est physique et/ou psychologique. Simon Harel formulait le concept de « habitabilité psychique », expression de la malléabilité de l'espace associée au processus migratoire. Il dit :

La notion d'habitabilité ne veut pas dire qu'il faut cautionner sans réserve les figures d'un espace concret, d'un univers incarné, ces expressions qui font de nous les occupants d'un monde balisé [...] La perception de l'espace ne se résume pas à la lecture d'un univers cartographié. Dans le meilleur des cas, l'habitabilité psychique exprime une correspondance dont la forte teneur émotionnelle relie le lieu et le sujet qui s'y moule. (Harel : 2008 : 41 – 42)

L'espace « habitable entend-on, n'est pas réductible au cadre concret, matériel et circonscrit. Il résulte de l'imaginaire psychique en constituant cette sorte d'univers psychédélique comme espace intérieur que le sujet projette pour s'y mouler. L'espace et le confort virtuel d'Adam sont décrits comme suit :

Perplexe, il se tut ; il écouta, et soudain, par hasard, il se rendit compte que tout l'univers respirait la paix. Il y avait comme ailleurs, sans doute, un merveilleux silence. [...] où les pires fureurs, les plus horribles extases, rendent un son de rivières et d'algues. [...] Ils passèrent le reste de la journée à l'écoute de cette paix, [...], Au besoin, ils se tassèrent tous deux dans un coin, dans la pièce du premier étage, et ils firent l'amour mentalement, en pensant tout le temps : « Nous sommes des araignées ou des limaces. » Et bien d'autres enfantillages semblables. (Le Clézio, 1956 : 67)

En fait, Adam veut « une certaine communicabilité avec la nature » (Le Clézio, 1956 : 279) vu qu'il « a peur de la société, de la société des

adultes » (Le Clézio, 1956 : 279). C'est pourquoi il bat en retraite en quête d'« un univers ludique » (Le Clézio, 1956 : 279), où il est « de pair avec les matières inertes. » (Le Clézio, 1956 : 279) L'« amour mental » qu'il fait avec sa compagne, témoigne et confirme la sublimation d'Adam dans son biotope virtuel inventé et reconstitué. Affalé dans cette transmigration, tas de choses parcourent son esprit. Parfois, ce « prince des nuées au milieu des huées » comme exergue à Baudelaire de *Les fleurs du mal* ("L'albatros"), recouvre sa nature humaine pour retrouver la réalité existentielle. C'est ainsi que souvent, Adam sort de la béatitude de son exil pour retourner en ville. Il confesse : « De temps en temps, je vais en ville, acheter de quoi bouffer, parce que je bouffe beaucoup, et souvent. » (Le Clézio, 1956 : 18). Comme quoi, « chasser le naturel, il revient au galop », dit l'adage philosophique. C'est la manifestation de la nostalgie qui demeure un sentiment inhérent à la nature humaine. Vacillant entre ataraxie et traumatisme, l'exilé couve secrètement la nostalgie de ses origines.

2/3 La nostalgie des origines

La nostalgie est un sentiment de tristesse et un état de langueur causés par l'éloignement du pays natal. Cet attendrissement de l'âme est un regret des temps passés ou de lieux disparus ou devenus lointains dont l'évocation éveille des sensations agréables. Chez les auteurs migrants, cette sensation agréable née de la nostalgie de ses origines est diversement vécue et exprimée. Chez Le Clézio, sa Nice natale et ses origines mauriciennes qu'il revendique, sont des repères marquoirs que son subconscient restitue par une onomastique particulière parfois fantaisiste et drolatique.

En effet, la toponymie mimétique de certains livres disparaît au profit de noms de rues inventés, inconnus, à l'exception de la rue « le Collet », une des ruelles de Nice qui subsiste dans une liste de noms étranges et poétiques : « [...] la saboterie, rue du Chœur, rue Henri-Christine, rue Cocconato, rue de la Fuon-Cauda, chemin de la Conque, Avenue de l'Arbre-Sottan, avenue Comba, avenue Colombo... » (Le Clézio, 2003 : 93). La ville de *Révolutions* est une ville de la Méditerranée au sens « braudélien » (Braudel, 1996 : 78) historiquement liée à la Grèce antique, sœur des villes du Maghreb dont elle est séparée par une guerre absurde. Si l'auteur encode discrètement son prénom dans le nom de son personnage, il brouille les pistes au sujet des professions, prêtant à Jean

Marro les études de médecine qu'a fait son père en Angleterre. Le discours ironique sur la quête psychanalytique des fondements d'une histoire personnelle, laisse place à une conception proustienne (Marcel Proust) de la mémoire affective. Quand les mots de la langue créole « qui se mélangeaient au pain perdu et à l'odeur du thé vanillé » (Le Clézio, 2003 : 27), agissent, la petite Madeleine réveille les souvenirs de Jean : le temps de sa petite enfance, mais aussi la mémoire de Rozilis dont les récits de la Tante Catherine l'ont fait dépositaire. *Révolutions* échappe malgré tout aux limites de l'introspection. La mémoire du personnage est dans ce livre toujours remise en perspective avec celle d'une famille sur plusieurs générations, et par-là même, avec une situation historique de colonisation qui a conforté l'esclavage, la séparation entre les peuples nantis et les peuples dominés. La quête des origines s'élargit en cercles concentriques spatio-temporels bien au-delà d'un destin individuel. Le Clézio affirme avoir assigné à l'ensemble de son œuvre la tâche de remonter aux sources collectives de son aventure personnelle. Il confie :

Le point commun de mes livres c'est la référence, la désignation d'un point obscur situé dans l'immédiat d'après-guerre, un point que je ne peux pas voir, mais que je sens au fond de moi et qui me conduit jusqu'au XIX^e siècle, à l'époque de l'esclavage, au temps où l'Occident affirmait en toute quiétude sa domination sur le reste du monde. Si le roman est un isolement, il doit nous permettre de mieux comprendre, il doit nous aider à mieux assimiler la genèse de notre propre histoire. (Cavallero, 1993 : Europe 1).

Ses écritures « [...] sont celles du corps et de la mémoire ; elles sont, pour l'essentiel travaillées par le référent massif, le pays laissé ou perdu, le pays réel ou fantasmé constituant la matière première de la fiction. » (Berrouet, 1992 : 12) Césaire, après avoir perdu son « pays natal », se fantasme d'y retourner dans une sorte de poétique représentative d'ancrage identitaire et culturel. Le souvenir du passé et de la chose absente d'après le symbolisme lacanien (Jaques Lacan), tiennent de la mémoire, et sont caractéristiques des écritures migrantes et du nomadisme leclézien dont les personnages s'évadent constamment, transitant entre l'ici et l'ailleurs en rapport avec leur pays d'origine. C'est l'immigration et la problématique du retour à soi, qui lève un coin de voile sur les problèmes d'insertion dans les pays d'accueil, entraînant les pires formes du racisme et de rejet de l'autre que traverse le monde.

Conclusion

Au total, Le Clézio est un auteur migrant. Il met en scène des personnages qui arpentent le monde en dévorant les espaces par l'errance, le voyage, la flânerie. Devenus nomades, ceux-ci quêtent l'ailleurs-meilleur au terme parfois de parcours sinueux afin de se défaire des camisoles de force, pour se construire une identité à part entière. Ce pan revendicateur de son art coïncide avec la migritude qui combine négritude et migration. Les deux littératures « [...] insistent davantage sur le mouvement, la dérive, les croisements multiples que suscite l'expérience de l'exile. » (Nepveu, 1988 : 200 – 201). C'est dire que « la nomaditude se veut la mise en lumière d'une identité transitoire, ouverte et flexible s'adaptant à chaque étape du parcours. [...] » (Bouraoui, 2005 : 56). Moulé dans ce virtuel psychique, l'exilé fait le deuil du pays natal, car choqué, puis meurtri par une colère et autres sentiments d'aversion qui le contraignent au déni. L'écriture de la mobilité tire la sonnette d'alarme en interpellant les consciences sur le sort de l'exilé d'une part et de l'autre, elle s'inscrit comme une analyse clinique du phénomène migratoire. Devenus le nœud gordien des relations entre le Nord et Le Sud, les flux migratoires sont de réels défis au développement. C'est pourquoi nous partageons les vœux des écrivains itinérants qui ouvrent l'espace d'un débat éthique, puis appellent la pensée sociale contemporaine à enregistrer les nombreuses métaphores de la mobilité dont la plus célèbre est la figure du nomade peint comme étranger, aventurier, exilé... Ce portrait du nomade fournit par l'écriture migrante, quoique reluisant, suffit-il à rallier toutes les sympathies, et occulter les dangers meurtriers de l'immigration ?

Références bibliographiques

Abélard Pierre (2001), *Histoire de mes malheurs. Correspondance avec Héloïse*, Paris, Mille et une Nuits.

Baudelaire Charles (1976), *Les fleurs du mal*, Paris, Petits classiques Larousse.

Berouët Robert (1992), *Québec studies*, n° 14, « L'émergence des cultures migrantes et métisses au Québec », Québec, Université McGill.

Bouraoui Hédi (2005), *Transpoéthique. Éloge du nomadisme*, Montréal, Mémoire d'encrier.

- Braudel Fernand** (1966), *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin.
- Cavallero Claude** (février 1993), *Entretien avec J.M.G. Le Clézio* « Les marges et l'origine », Paris, Europe1.
- Césaire Aimé** (1947), *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine.
- Claude Lévi-Strauss** (1973), *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- Cortanze (de) Gérard** (2007), *J.M.G. Le Clézio*, Paris, Édition du Chêne-Hachette Livre.
- Deluze Gilles et Guattari Félix** (1980), *Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit.
- Garaudy Roger** (2012), *Pour un dialogue des civilisations : l'Occident est un accident*, Paris, Édition du Devin.
- Harel Simon** (2008), *Espace en perdition, Tome II. Humanités jetables*, Laval, Presses de l'Université de Laval.
- Le clézio Jean-Marie Gustave** (1956), *Le procès-verbal*, Paris, Gallimard.
- Le clézio Jean-Marie Gustave** (1969), *L'extase matérielle*, Paris, Gallimard.
- Le clézio Jean-Marie Gustave** (1992), *Étoile errante*, Paris, Gallimard.
- Le clézio Jean-Marie Gustave** (1996), *Poisson d'or*, Paris, Gallimard.
- Le clézio Jean-Marie Gustave** (2003), *Révolutions*, Paris, Gallimard.
- Le clézio Jean-Marie Gustave** 1980, *Désert*, Paris, Gallimard.
- Mbengue Alioun Badara** (2020), *Les flots en sanglots*, Paris, Sirius éditions.
- Nepveu Pierre** (1988), *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal.
- w.étonnants-voyageurs.com/@étonnantsvoyageurs2024